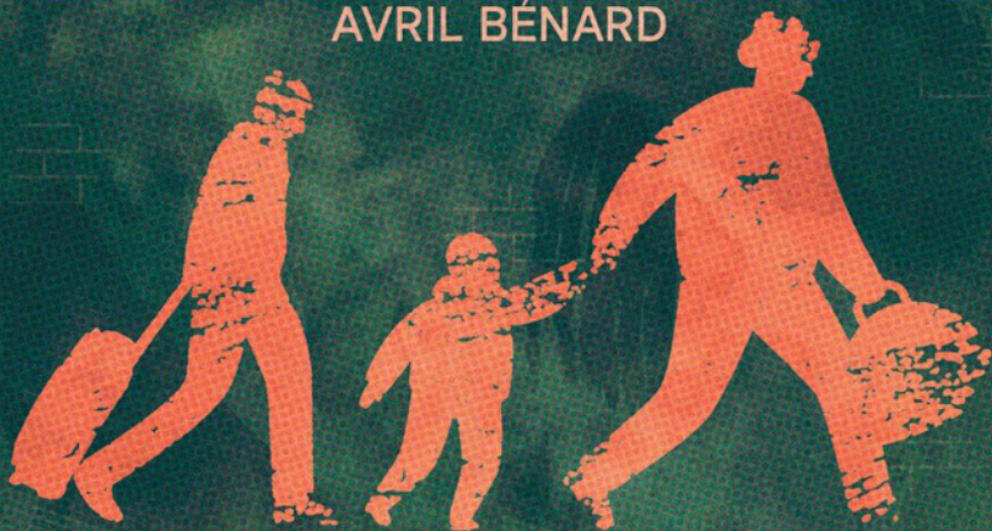
The background is a dark green, textured surface. In the upper half, there are three orange silhouettes of people walking from left to right. On the left is a small child, in the middle is a woman in a long dress, and on the right is a man carrying a large bundle on his back. The title 'À CEUX QUI ONT TOUT PERDU' is written in large, white, sans-serif capital letters, with the words stacked vertically and partially overlapping the silhouettes.

À
CEUX
QUI ONT
TOUT
PERDU

Roman

AVRIL BÉNARD



À ceux qui ont tout perdu

AVRIL BÉNARD

À ceux qui ont tout perdu

ROMAN

Présentation de
Sylvie Germain



© Éditions des instants, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Présentation

Un texte concis, un style sobre, comme est bref le temps du récit condensé en une heure, et limité le lieu de l'action concentré dans un immeuble. Tout se joue dans une abrupte trouée du temps. Une trouée de stupeur et d'effroi, telle que les guerres en sèment. Tout : le basculement de la vie de gens ordinaires brutalement arrachés à leur habitation, leurs habitudes, leurs biens, leur mémoire matérielle, forcés d'empaqueter en hâte dans un unique bagage l'essentiel des choses qu'ils veulent, peuvent, emporter. Des petits riens érigés en trésors, des lambeaux sacrés du passé. Récit intemporel et cependant d'une brûlante actualité, celui du dépouillement aussi soudain que radical de civils évacués de toute urgence de leur ville assiégée. Avril Bénard se penche avec une grande finesse d'attention sur ce temps suspendu où « l'âme » des objets, parfois insignifiants, se dilate à l'instant de la séparation et éclaire en chacun des personnages sa part de fragilité, de poésie ou de prosaïsme, de bonté ou de dureté ; sa part d'humanité.

Sylvie Germain

*Peut-être faisait-il partie
d'une famille humaine
plus ancienne et plus simple,
celle des bâtisseurs de mythes.*

Thomas WOLFE, *L'ange exilé.*

Je

Je suis né en 1986. Et c'est le bonheur qu'on nous avait promis.

Ces décennies-là, c'était la fête de l'Occident. C'était clinquant jusqu'aux lobes des oreilles. C'était démesuré d'optimisme. On pouvait tout rêver, on pouvait tout acheter, on pouvait tout vouloir. On croyait tout prévoir.

Il s'en passait de l'horreur, mais elle n'était que dans la télévision, et on mangeait devant. On nous donnait bonne conscience à nous les petits gosses en nous faisant envoyer du riz par avion vers les famines décharnées. Et puis ça permettait de nous éduquer un peu. On nous disait de finir notre assiette : « Pense aux enfants africains qui meurent de faim. » L'horreur était utile. Somalie, Ouganda, Koweït, Tchernobyl, c'était des noms imprononçables, des noms exotiques qu'on entendait aux infos et puis qu'on oubliait. Et c'était tout. C'était loin. Trop loin pour qu'on s'en soucie. Aussi loin que possible.

Ils ont cru bien faire pourtant nos parents. Ils y ont cru à leur bonheur et ils nous ont enfermés dedans. Et on ne va pas se plaindre, c'était confortable. Ils voulaient nous préserver de la

méchanceté de la souffrance. Ils pensaient sans doute que notre joie serait imprenable, qu'elle ne tomberait jamais sous les coups de l'Histoire.

Ceux qui avaient vécu leur enfance dans ces années toutes roses, je le voyais sur leurs visages. Je voyais l'ombre du désenchantement. Je voyais qu'ils étaient déçus comme moi. On se reconnaissait sans rien dire. Tous, nous avions une inconsolable mélancolie à ce qu'on nous ait menti. Ça nous collait comme du sucre. On était même capricieux devant les merdes du quotidien, on ne savait pas les gérer. On avait grandi dans une telle insouciance... Sans le souci de se renforcer. On pensait que rien ne nous arriverait de grave.

Ça avait donné de jeunes adultes fragiles comme des oiseaux. Crédules comme des agneaux. On nous aurait donné le bon Dieu sans confession, sauf qu'on ne croyait pas en Dieu. On avait cru en l'avenir. Mais on ne savait plus comment l'imaginer.

Notre monde nous échappait. On s'entêtait à la sourde oreille. On s'étourdissait d'idéalisme. La philosophie de comptoir permettait de supporter nos dépités et nos médiocrités. On souriait plus que de raison. On avait encore la nostalgie de la fable. On aurait voulu qu'on nous prenne dans des bras et qu'on nous dise que tout irait bien, encore. On regrettait les illusions qui nous avaient aveuglés comme un soleil.

Et là, maintenant, dans ce foutoir qu'on n'avait pas vu venir, c'est le passé qu'on ne parvient plus à se figurer.

C'est la guerre. Quelque part. Partout. Ici. N'importe quelle guerre.

On croit toujours ça : les horreurs n'auront pas lieu chez nous. On se croit invincibles et préservés des ravages, bien à l'abri comme dans les combles des montagnes.

Les premiers temps, rien dans nos vies n'aurait pu laisser croire que cela basculait. On vivait normalement. Sans se rendre compte de ce qui s'installait. Les conversations de quartier s'inquiétaient un peu des événements, de ces événements isolés qui n'avaient pas encore de liant, mais comme on s'inquiète de nuages, ou plutôt d'un orage, comme d'une chose qui arrive peut-être, et puis peut-être pas, et à laquelle on ne peut rien et qui passera très vite. Comme d'une chose éloignée et sans conséquence. Nos rencontres s'achevaient par des banalités : « Comment va votre père ? Comme il fait froid aujourd'hui. Dites bonjour à la petite. » Tout paraissait n'avoir pas vacillé.

Seulement, lorsqu'un son se faisait violent dans la rue, d'une porte qui claquait soudainement, d'une charge qui tombait, d'une voiture qui passait en trombe, il y avait un tressaillement des corps, cette légère convulsion d'une crainte prête à courir, à part soi, à part nous. Personne n'était tout à fait tranquille, mais ça avait lieu sans aucun commentaire. On faisait tous notre façade d'indifférence. On ne voulait pas avoir peur ; ou ne pas montrer qu'on avait peur, ne pas exciter la mèche. Affolez une poule dans une mêlée de poules, et toutes veulent s'échapper. On se retenait.

Depuis, on a appris à réagir plus franchement aux sons. Une guerre, ça s'apprend. La vivre s'apprend. Y survivre surtout. Réaliser que c'est réel, que c'est pour de vrai. Constaté au début de ces matins qui suivent son arrivée que ce n'est pas un cauchemar du sommeil.

Le malheur, on croit toujours qu'il cognera à la porte d'à côté. Pas à la nôtre bien sûr. On croit ça aussi pour la guerre. On croyait qu'elle touchait des pays fragiles, seulement. On ne sait pas quel en a été l'événement déclencheur. Ça va vite, le début d'une guerre, le début d'un effondrement. C'est comme un cheval affolé par le feu, ça s'emballe, ça prend la fièvre de l'envenimement. Mais on a dit le mot. On nous l'a fourré dans la bouche, les médias nous l'ont mis dans la bouche, et le mot, il s'est mis à exister dans le quotidien, et ça a été la guerre. La guerre commence ainsi, lorsqu'on la nomme, lorsque ce mot-là habite avec vous. Je m'en souviens quand je l'ai prononcé, et de son mauvais goût, le goût qui coûte. Cette parole était hésitante, lourde, capitale, parce qu'à l'instant où elle serait proférée, ça existerait.

Personne ne s'en est réjoui. Les liesses des jeunes gens des siècles passés n'ont pas eu lieu. Personne ne voulait y croire, personne ne voulait y prendre part. On tombait des nues : ça avait lieu chez nous...

On s'est blottis dans nos appartements, comme la bête qui se dérobe pour trembler toute seule sous un meuble. Ça avait lieu chez nous.

J'ai appelé mon père. Parce que, on a beau être grand, être adulte, si tout s'écroule, on attend du

parent qu'il nous rassure et qu'il nous sauve, on attend qu'il ait réponse au pire, qu'il en ait une explication, et une solution. Qu'il soit immense face à lui. Le parent est un rempart pour les temps difficiles. Au téléphone, j'avais 4 ans. J'aurais voulu savoir tout de suite comment être courageux. Mon père m'a dit ce que doivent dire tous les parents en un moment pareil, devant l'inconcevable ; que tout allait s'arranger ; que ça ne durerait pas. Et je l'ai cru. Il a raccroché, et puis il a appelé sa mère.

Très vite on n'a presque plus rien su. On ne sait même pas qui tire. On ne sait même pas vraiment qui ils sont, ceux qui revendiquent. Il n'y a pas vraiment de camps, mais plutôt une espèce de rage mordante, minable, qui prend foyer partout, comme un débordement de toutes les amertumes, des occasions de se venger, on dirait...

On est dans le marasme d'un chaos ; de la boue, et on y patauge.

J'entends depuis tout à l'heure ces soldats qui sont venus, qui ont bravé le péril pour venir nous chercher, pour nous ouvrir un chemin de sortie. Ils sont venus pour nous, comme ils venaient avant pour des peuples lointains qu'on ne connaissait pas, dont on ne parlait pas la langue.

Ils sont venus parce que depuis quelques jours, ça s'aggrave. Jusque-là, c'était des bombardements surtout. Mais depuis quelque temps, il y a des massacres. Je n'ai même pas pu regarder les images, c'est trop ignoble ; comment ça a pu dégénérer ainsi...

Sur une petite place où des gens étaient venus chercher du riz que distribuait des humanitaires, tout le monde a été tué. C'était un mardi, un mardi qui aurait dû être de rien du tout.

Et à la radio ils ont dit que quelqu'un aurait crié « moi aussi je suis chirurgien ! », avant de mitrailler les patients, les médecins, dans un hôpital...

Maintenant ils rentrent dans des immeubles et tirent sur tout ce qui bouge.

Et on ne peut pas enterrer les cadavres, il y a trop de neige ; on ne sait déjà plus quoi en faire. J'ai même vu des mouches, ou je crois en avoir vu mais je me suis peut-être trompé, il fait trop froid, ce n'est pas possible.

Alors on a de la chance que ces soldats soient venus nous chercher...

Dans une guerre, il y en a qui sauvent leur peau, il y en a qui sauvent leur famille, et il y en a qui sauvent leur pays. Je ne sais pas de quelle catégorie je ferai partie ; j'espère faire de mon mieux surtout.

J'écris ces lignes pour rien, je ne les emmènerai pas avec moi, je les laisse ici, personne ne les lira. Je les écris parce qu'il m'a semblé pouvoir comprendre où ça avait capoté. Mais j'ai perdu le fil. Je l'ai senti me glisser entre les doigts, et je n'ai pas le temps de reprendre ces phrases pour le retrouver. De toute façon, qu'est-ce que cela changerait, que je trouve cette cause, à supposer qu'elle soit logique, à supposer qu'il n'y en ait qu'une ?

Nous avons été de faux rois, avec un faux royaume. Les berceuses n'ont chanté que des mirages, en boucle, sur les walkmans. Maintenant, la chimère est brûlée. On en a lapé les cendres, les dernières traces de l'utopie ; lapé la queue de cette comète. La langue en a été toute noire et asséchée. Et puis il n'y a plus eu de cendres du tout, que leur souvenir, et encore.

Je n'ai pas d'orgueil, je n'en ai plus. Tant pis si c'est notre tour. Tant pis si c'est la fin d'ailleurs. On se croit supérieurs parce qu'on a bâti des monuments et des concepts, mais peut-être que les animaux se passent de construire des murs par sagesse. Ils se concentrent sur l'essentiel, sur le lien qu'ils tissent ou non avec les autres.

Avant, avant tout ça, je croisais souvent un clochard. Je ne lui souriais pas ; enfin seulement une fois que j'étais passé, et il ne le savait pas. Je n'osais pas lui sourire en face ; j'avais l'air de m'en foutre ? C'est faux, je ne m'en foutais pas. Ça me touchait, mais d'une façon très dure, d'une façon cachée. Je me protégeais derrière la frontière de mon visage clos, avec ma bouche que je pinçais. On avait le même âge pourtant, quasiment. On aurait pu se parler.

Je ferais mieux de me préparer, de faire un sac, comme ils disent.

Table

<i>Présentation</i>	7
Je	11
Manon et Jeanne	21
Paul	61
Marek	81
Une dame âgée	103
Louis	123
Une famille nombreuse	143
Shoresh	157
Deux âmes	165
The holy birds catch the wind	181



14001

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 10 décembre 2023*

Dépôt légal janvier 2024
EAN 9782290397831
OTP L21EPLN003605-618001

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion